

Des nageurs préhistoriques au Sahara



Pauline et Philippe de Flers
Jean-Loïc Le Quellec

Au cours du Néolithique, après une longue période pendant laquelle les conditions atmosphériques rendaient toute vie impossible, les populations du désert ont pu s'installer et développer leur civilisation pendant plusieurs millénaires. Puis, sous l'influence d'une nouvelle période d'aridité croissante, l'émigration devenue obligatoire s'est orientée vers le sud mais aussi vers l'est, la vallée du Nil.

Les découvertes récentes du XXI^e siècle suscitent de nouvelles hypothèses : ce mouvement est-il vraiment univoque comme on l'a pensé jusqu'à présent ? En dépit des conditions dramatiques de sécheresse ayant provoqué cet exode, un retour dans le désert aurait-il eu lieu et quel appel irrésistible conduisait-il à affronter tant de dangers ?

Les étapes d'un chemin à la destination mystérieuse (carte)

L'orient de la Libye, l'occident de l'Égypte et le nord du Soudan rassemblent les dunes et les massifs probablement les plus arides, mais aussi les plus secrets de la planète : le Sahara oriental. Le développement de l'archéologie vers la fin du XVIII^e siècle a d'abord suscité l'exploration de la vallée du Nil et des rivages méditerranéens, en laissant les zones désertiques à l'écart, comportement analogue à celui des Égyptiens qui les évitaient parce qu'ils les redoutaient. Au XX^e siècle, la recherche des hydrocarbures a provoqué l'exploration de lieux de plus en plus difficiles d'accès, au cœur du Sahara central.

Ces deux pôles d'attraction, Nil et Sahara central, situés de chaque côté du Sahara oriental ont longtemps focalisé l'attention à leur profit, au détriment du désert Libyque laissé dans un certain oubli.

Pourtant, quelques explorateurs s'étaient déjà risqués dans cette partie du Sahara au cours du siècle dernier pour tenter de percer les mystères de cette région inviolée. Que pouvaient cacher ces escarpements abrupts, ces dunes infranchissables, objets des légendes évoquées le soir autour du thé brûlant rassemblant les bédouins autour des braises ? Une riche oasis perdue, appelée Zerzûra ? Un chemin secret vers de lointains pays ?

Pages de titre : Grotte des nageurs découverte par László E. de Almásy en 1933, le Ouadi Sora.



Fig. 1. Les deux grottes du Ouadi Sora au sud-ouest du massif du Gifl Kebir : la grotte des nageurs et à droite la grotte des archers.



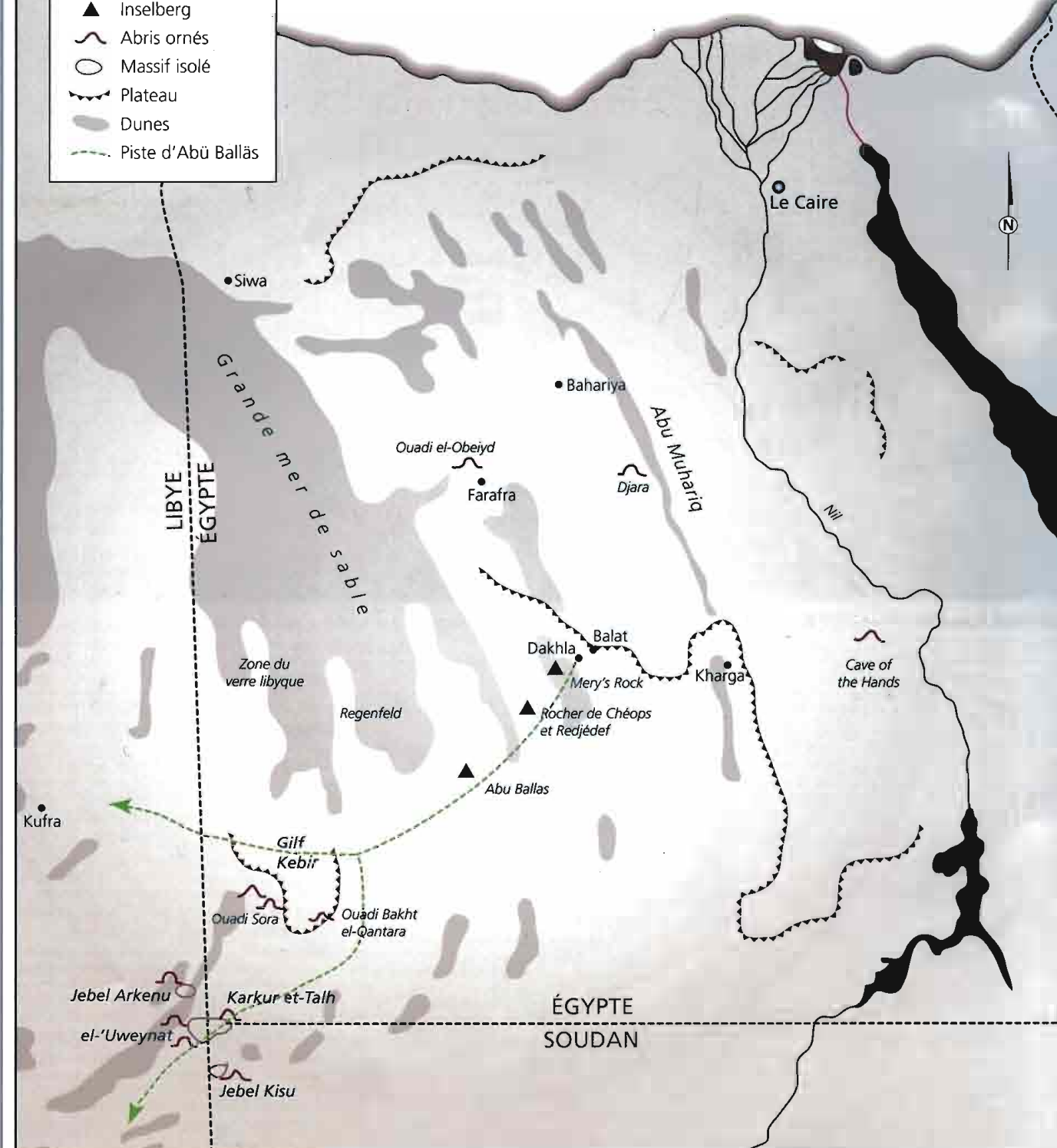


Fig. 2. *Entrée de la grotte des « Bêtes », partie gauche constellée de mains négatives et même d'un pied, fait rarissime, accompagnés de personnages énigmatiques.*



- Oasis
- ▲ Inselberg
- ~ Abris ornés
- Massif isolé
- ▬ Plateau
- ▭ Dunes
- Piste d'Abū Ballās

M e r M é d i t e r r a n é e



Le Caire

Siwa

Bahariya

Ouadi el-Obeiyd

Farafra

Djara

Abu Muhariq

Nil

LIBYE
ÉGYPTÉ

Grande mer de sable

Zone du verre libyque

Regenfeld

Dakhla

Balat

Mery's Rock
Rocher de Chéops
et Redjédef

Kharga

Cave of the Hands

Abu Ballas

Kufra

Gifl
Kebir

Ouadi Sora

Ouadi Bakht
el-Qantara

Jebel Arkenu

Karkur et-Talh

el-'Uweynat

Jebel Kisu

ÉGYPTÉ
SOUDAN



Fig. 3. *Entrée de la grotte des Bêtes, constellée de peintures et même de gravures dans la partie haute.*

Les oasis s'égrènent en chapelet sur une ligne sensiblement parallèle au Nil ; l'une d'elles, Dakhla, fut capitale. Les fouilles de l'Institut Français d'Archéologie Orientale (IFAO) ont mis au jour la ville d'Aïn Asîl, siège du gouvernorat, lieu de passage commercial et militaire datant de la VI^e dynastie pharaonique.

Une garnison égyptienne d'importance devait probablement y séjourner pour assurer l'ordre et contrôler les échanges commerciaux. Mais des missions s'accomplissant en dehors des oasis semblent avoir aussi emprunté la voie du désert à des distances insoupçonnées et pénétré dans le territoire du dieu Seth, en dépit des terreurs qu'il inspirait.

Des jalons sur un long parcours vers l'Occident

Depuis les années 1990, le Docteur Carlo Bergmann, de nationalité allemande, voyageant seul à dos de chameau, porte attention aux moindres traces, et redécouvre ainsi de très anciennes pistes. Celles-ci s'inscrivent de façon rectiligne sur de grandes distances et ne peuvent provenir que d'anciens et multiples piétinements d'ânes, à la différence des pistes chamelières sinueuses, beaucoup plus récentes.

L'introduction du dromadaire n'est certifiée en Égypte qu'au cours du premier millénaire av. J.-C. et a remplacé définitivement les ânes pour les déplacements au long cours. Sur ces anciennes pistes toujours visibles, des vestiges méritent tout l'intérêt des archéologues.

Mery's Rock, premier jalon, une arche rencontrée à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Dakhla, porte une inscription hiéroglyphique découverte par Wally Lama en 1990. Celle-ci apporte la preuve d'une incursion égyptienne sous l'Ancien Empire : « L'an 23 sortie de l'intendant Mery pour rencontrer (ou) repousser les oasiens ».

Le rocher de Khéops se trouve à une centaine de kilomètres de Dakhla, toujours en direction du sud-ouest. Cette barre rocheuse abrite une terrasse, découverte en l'an 2000 par Carlo Bergmann et étudiée par le Docteur Rudolph Kuper de l'Institut Barth de Cologne. Des hiéroglyphes nous informent qu'un inspecteur du nom de Beby a conduit ici deux expéditions, à la recherche de « méfat » (pigment ou poudre minérale) probablement destiné à la peinture des tombes de la vallée du Nil. Ce passage date de l'an 25 ou 26 du règne de Khéops, le pharaon bâtisseur de la grande pyramide, représenté ici en rouge, ceint de la couronne de Haute Égypte et accompagné du cartouche de son fils et successeur Rêdjédef. Une réserve de sauterelles grillées datée au carbone 14 confirme la date de cette incursion égyptienne dans le désert : 2610 av. J.-C.



Fig. 4. Site de la dernière découverte en 2002 par une expédition italo-égyptienne menée par Massimo Foggini, la grotte des Bêtes située au-dessus des vestiges d'un paléo-lac.



Fig. 5. Image touchante de mains d'adulte contenant des mains d'enfant.

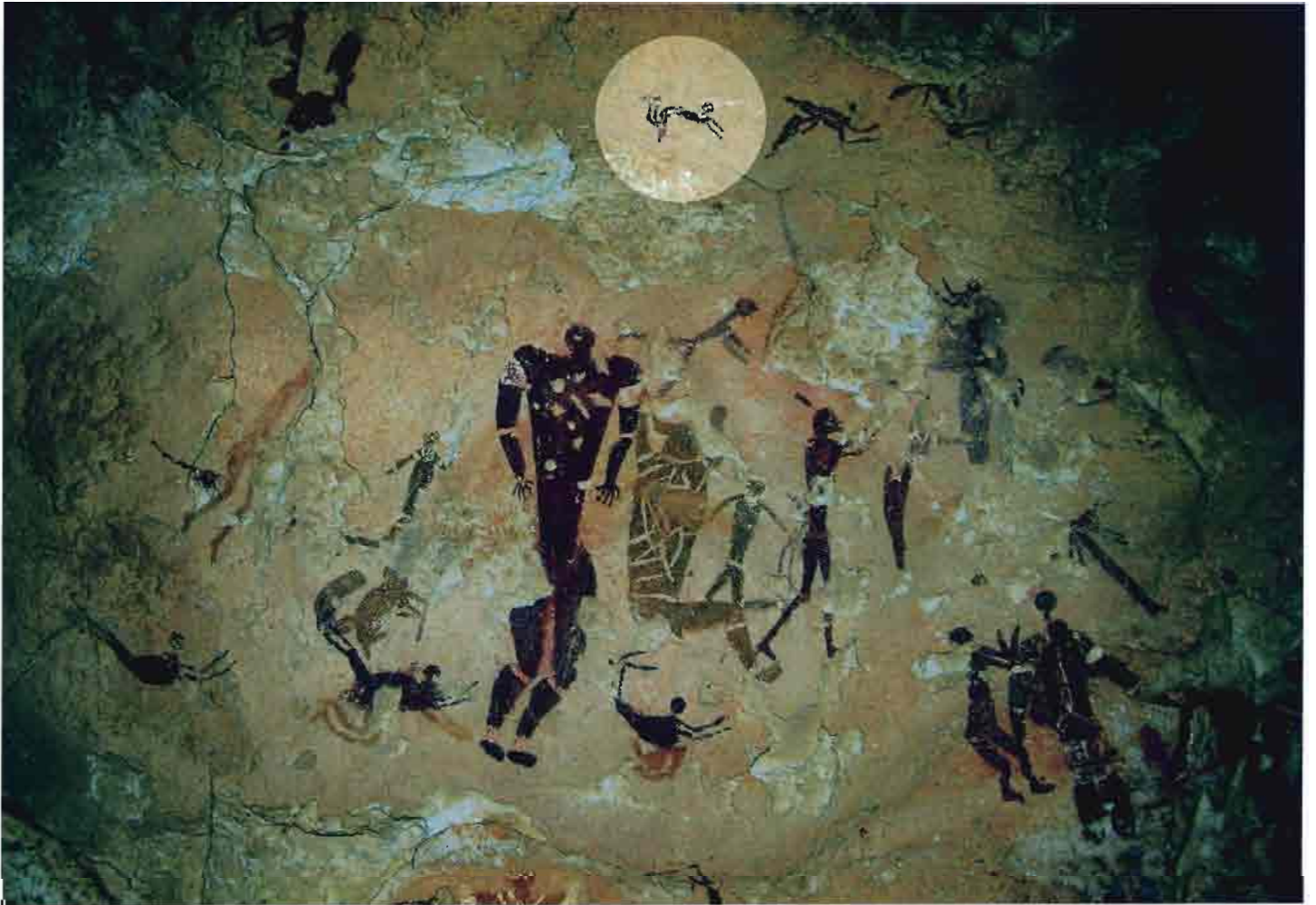




Abû Ballâs, l'étape suivante, découverte par John Ball en 1918, se situe à plus de 200 kilomètres de Dakhla. Au pied d'une colline surnommée « le père des jarres » gisent des centaines de poteries datées de la VI^e dynastie. En 1933, l'explorateur hongrois László E. de Almásy suggère qu'il s'agirait d'un relais possible à environ un tiers de la distance entre les deux oasis de Dakhla en Égypte et Kufra en Libye. Les amphores, trop lourdes pour le transport une fois remplies, auraient été approvisionnées par une première caravane, et auraient servi de relais à la suivante pour poursuivre la route.

Fig. 6. *Vue de la scène principale de la grotte des nageurs se dirigeant vers la Bête.*





Actuellement, Carlo Bergmann continue de découvrir les traces d'anciens sites, une trentaine, constituant ce que l'on appelle maintenant « la piste d'Abû Ballàs ». Certaines de ces amphores égyptiennes abîmées portent un décor incisé, et l'une d'entre elles est même ornée d'une émouvante gravure d'âne.

De possibles mines d'ocre, à une cinquantaine de kilomètres plus loin, expliqueraient peut-être la nature du « méfat », recherché par l'intendant Beby, à l'instigation de Khéops.

Enfin, l'étape à ce jour la plus lointaine, au sud de la Grande Mer de Sable, est le massif du Gilf Kebîr, « le grand escarpement », qui détient des grottes et abris-sous-roche gravés et peints rassemblant des thèmes uniques au Sahara.

Fig. 7. Personnages et nageurs, mise en lumière du corps déformé de l'un d'eux.

Un lieu mythique : le Ouadi Sora (fig. 1)

Là, deux grottes (fig. 2) présentent des peintures aux thèmes tout à fait originaux : des mains associées à de petits nageurs ainsi qu'à d'étranges bêtes. Dans de petits abris disséminés aux alentours les mêmes motifs reviennent, toutefois dépourvus de nageurs selon les découvertes qui ont été faites jusqu'à présent.

(fig. 3, 4 et 5), plusieurs centaines de mains décorent la paroi. Isolées ou par paires, horizontales ou verticales, elles possèdent parfois des doigts repliés ou surnuméraires, certaines prolongent un avant-bras bien indiqué, et d'autres se trouvent au voisinage de quelques pieds négatifs. Il en existe même de toutes petites, émouvantes, au creux des plus grandes : des mains d'enfants ou peut-être même de bébés (fig. 5).



Des mains par centaines

Les mains sont presque toutes négatives (fig. 5), obtenues en soufflant de la peinture ocre autour des paumes et doigts écartés posés sur la paroi, à la différence de quelques spécimens positifs, réalisés par l'apposition de mains enduites de peinture, procédé rarement utilisé dans cette région. Le thème des mains n'est pas original en soi, puisqu'il est présent sur de nombreux sites préhistoriques du monde entier, mais la présence de ces images reste énigmatique, sans interprétation satisfaisante jusqu'à ce jour.

Dans l'une des deux grottes, celle découverte en 2002 par l'équipe de Massimo Foggini, et que nous appelons la « grotte des Bêtes »

Fig. 8. Scène répartie autour d'une fissure évoquant peut-être une représentation du monde des morts et donnant l'illusion d'un reflet.



Les célèbres nageurs

Au Ouadi Sora, les mains apparaissent parfois comme toile de fond pour les peintures ultérieures, notamment celles des fameux nageurs découverts par Almasy en 1933, et présentés de façon romantique dans le film du *Patient anglais*. Ces nageurs se caractérisent par leur position horizontale et leurs bras allongés en avant, à l'exception de

- Des chamanes en transe et dont le corps volant ou flottant illustrerait la transformation vécue au cours de leur voyage rituel ? Trois arguments réfutent cette hypothèse largement répandue par ailleurs : aucune tradition de type chamanique n'est attestée au Sahara avant le Moyen-Âge ; il n'existe aucun témoignage sûr d'image préhistorique peinte d'après une expérience chamanique ; enfin, s'il s'agissait



l'un d'eux qui se trouve en position verticale, comme un « plongeur ». Leurs corps présentent des distorsions anormales, un ventre ballonné, et parfois même un dédoublement de couleur jaune. Ils évoluent en ligne vers un animal étrange (**fig. 7 et 9**).

Fig. 9. Une longue file de nageurs aux corps ballonnés se dirige vers la droite de la grotte où les attend, un peu plus bas, une "Bête" étrange et probablement mythique.

Que peuvent donc représenter des nageurs flottant dans cet univers aujourd'hui désertique ?

- Une fresque de l'ancien temps où l'eau abondait ? Mais pourquoi ici seulement, alors que de nombreux autres ouadis coulaient à travers le Sahara à cette époque et en bien plus grande abondance ?



d'illustrer une transe obtenue par l'absorption de plantes hallucinogènes, aucune de celles en permettant le souvenir ne poussait dans cette région.

Que signifient donc ces nageurs ? Ils n'évoluent que dans des grottes, larges et relativement profondes comme les deux du Ouadi Sora, qui sont exceptionnelles au Sahara, où elles tranchent avec les petits abris-sous-roche ordinaires. Or les anciens textes funéraires égyptiens valorisent tout particulièrement le monde des grottes, décrit comme séjour des morts à la fois aquatique et lié aux profondeurs de la terre. Ainsi, les Textes des Sarcophages nous apprennent que les morts résidaient dans de telles grottes, Anubis étant le maître de leur entrée. Le Livre des Cavernes précise également le caractère sacré de ces lieux, passages obligés vers l'autre monde. Nos nageurs évolueraient-ils donc dans le royaume des morts, appelé aussi le Noun, nom de l'océan primordial ? Fréquents sont les textes funéraires évoquant cet au-delà, ce Noun à la fois chthônien et aquatique, où évoluent tant bien que mal les défunts. Ceux-ci y sont dénommés « nni.w » terme qui signifie : défunts, noyés, dérivants, flottants, nageurs...

« Ô vous les noyés, sombrés dans le Noun, dont les bras sont à hauteur du visage ; ô vous dont le visage est renversé dans l'autre-monde, dont les vertèbres sont dans l'eau ; ô vous qui flottez sur le Noun, comme des personnes étendues sur le dos... que le souffle anime vos âmes (...) Que vos bras fassent des mouvements de natation (...) Ô vous qui êtes dans le Noun, vous les noyés. »

Ces traditions funéraires n'évoquent-elles pas les nageurs du Ouadi Sora ? On peut d'autant mieux le croire qu'au voisinage, la figuration de personnages la tête en bas pourrait aussi illustrer le passage dans l'autre monde, la mort étant communément imaginée comme l'envers de la vie. Parmi les recommandations du Livre des Morts, il existe même, au chapitre 51, « une formule pour éviter que quelqu'un n'aille la tête en bas et ne mange des excréments. »

Bien entendu, ces textes égyptiens sont beaucoup plus tardifs que nos peintures, estimées à 4500 ans environ avant notre ère, ce qui pose d'intéressants problèmes de transmission. Mais d'autres indices permettraient-ils de compléter ces hypothèses sur l'interprétation des nageurs noyés ou défunts ?

Fig. 10 (ci-contre). Illustration de la caractéristique exceptionnelle de la grotte des « Bêtes » : présence conjointe de mains négatives, de nageurs et d'une « Bête » mythique enserrée par des filets jaunes, trois éléments qui évoquent le monde des morts de l'Égypte ancienne.





D'étranges bêtes

Quel est le destin de nos nageurs ? Où se dirigent-ils donc ? Dans les deux grottes, en ligne bien ordonnée, le plus souvent de gauche à droite (**fig. 7 et 9**), ils évoluent vers un animal non identifiable du fait de son caractère hybride, à la fois humain et animal. Ils paraissent tout petits par rapport à ce monstre au corps massif ; celui-ci présente un creux inhabituel sur la croupe, une queue généralement terminée par une floche évoquant un félin, et surtout, à l'opposé de cet appendice, apparemment point de tête. Or c'est précisément vers l'endroit où devrait normalement se trouver la gueule de ce monstre que se rendent les nageurs, dont quelques-uns semblent néanmoins avalés goulûment.

En 1933, la découverte de la première bête avait laissé croire à la disparition de la tête avec l'effondrement d'une partie de la paroi. Ce n'est qu'en 2002 que la trentaine de bêtes répertoriées par nos soins a permis de préciser son anatomie, de constater l'absence systématique de tête, le creux irréaliste le long de l'échine, et d'appréhender enfin son caractère mythique.

On se souvient que dès l'Ancien Empire, les textes funéraires égyptiens, tels les Textes des Sarcophages, puis le Livre des Morts, dans la scène du Jugement du défunt, décrivent un monstre composite, humain-crocodile-lion-hippopotame, désigné comme « l'avaleur ». Le chapitre 163 nous précise l'hymne que le défunt doit réciter « afin de le sauver de celui qui dévore les âmes » ; lorsqu'il rencontre ce monstre, le défunt-nageur dérivant dans l'océan primordial doit lui dire : « Ton nom est Dévoreur ... Ne me mange pas ! »



Des filets maléfiques

S'il fallait encore une preuve supplémentaire pour nous convaincre d'un rapport entre l'iconographie de l'Ouadi Sora et les anciens textes funéraires, nous la trouverions dans le fait qu'au moins huit des bêtes monstrueuses sont prises dans des sortes de filets à mailles blanches et surtout jaunes (**fig. 10**), ainsi du reste que certains des nageurs aux corps rayés. Quelle peut être l'utilité de ces filets ? Le Livre des Morts nous livre une nouvelle clé : dans l'océan du Noun, des divinités cynocéphales (à tête de chien) les utilisent pour pêcher les esprits-nageurs mauvais et les empêcher d'accéder à l'au-delà. D'où la recommandation de réciter les formules qui permettront de leur échapper, dans le Livre des Morts, chapitre 153 :

« Vous, les pêcheurs de *nni.w*, ne me prenez pas dans ce filet qui est le vôtre et dans lequel vous prenez les morts affalés... »

Tout ceci nous porte à croire que les nageurs figurés sur nos peintures seraient des noyés évoluant dans le monde des morts, c'est-à-dire dans le Noun, cet océan primordial hanté par un animal mythique chargé de dévorer les mauvais. Là, les défunts-nageurs affrontent en outre les funestes filets qui servent à capturer les êtres néfastes, aussi bien « mauvais morts » que bêtes dévoratrices. L'ensemble de ces images évoque donc une description du sort des défunts, une illustration du parcours à effectuer pour atteindre l'au-delà, comme les textes funéraires égyptiens nous en feront connaître tant quelques millénaires plus tard.

Le Ouadi Sora aurait-il été la destination finale de pèlerins du désert, l'aboutissement des étapes retrouvées sur le chemin passant par Abû Ballâs ?



Il nous plaît de voir dans la grande « grotte des Bêtes », fleuron de ce Ouadi, un site exceptionnel, décoré par de nombreuses générations d'artistes néolithiques, mais abandonné en raison de la détérioration climatique ayant débuté vers le cinquième millénaire avant notre ère. Longtemps présent dans les mémoires des anciens habitants ayant fui l'aridité croissante, il serait resté un haut lieu de pèlerinage, comme un site fondateur incitant au retour en dépit des dangers et des difficultés d'un voyage de plus en plus hasardeux, jusqu'au jour où l'aridité l'a rendu définitivement inaccessible.

Alors, le chemin du Nil vers le lointain désert s'est perdu avec le temps, mais le mythe est demeuré dans les mémoires et a probablement imprégné les croyances égyptiennes.

D'après : Du Sahara au Nil, Peintures et gravures d'avant les pharaons. Études d'Égyptologie du Collège de France n°7, Fayard-Soleb, 2005. L'Institut de France (l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres) a décerné le 12 mai 2006 le prix Bordin aux trois auteurs de cet ouvrage.

Toutes les photographies illustrant cet article ont été réalisées par les trois auteurs.

BIOGRAPHIES

Pauline de Flers, docteur en psychologie, photographe, passionnée par l'art pictural et la représentation humaine, attirée par la mer – et même par la Grande Mer de Sable – a suivi, jusqu'au Ouadi Sora, les traces d'une nageuse révélée par Henri Lhote.

Philippe de Flers, ingénieur et docteur en Sciences de gestion, chasseur d'images, captivé par les déserts, du Sinaï au désert Libyque en remontant le Ouadi Hamamat, est fasciné par les écritures, co-lauréat du prix Nicéphore Niepce en 1985.

Mythologue et préhistorien, Jean-Loïc Le Quellec est directeur de recherche au CNRS (Centre Émile Cartailhac, UMR 5608) et président des Amis de l'Art Rupestre Saharien. Spécialiste des arts rupestres de l'Afrique, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages et de plus de 200 articles dans les revues spécialisées.

